

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 52

Artikel: Une fille à marier
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50
étranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements détent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
Adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A nos lecteurs.

Dans trois jours, l'année 1901 aura rejoint ses devancières ; les cloches sonneront à toute volée la venue de 1902, tandis qu'on enterrera à grand bruit l'an qui s'en va, qu'on échangera des souhaits, qu'on prendra des résolutions, qu'on exprimera des regrets et qu'on fera de petites débauches gastronomiques. Le *Conteur*, qui se pique d'être philosophe, pourrait s'abstenir d'agiter sa petite sonnaille. S'il ne le fait pas, ce n'est pas pour se donner de l'importance, mais afin qu'on ne puisse l'accuser de se singulariser, de prendre des airs supérieurs et de dédaigner ses amis.

Ah, certes, il sait trop ce qu'il leur doit, à ses amis, pour ne pas souhaiter les conserver le plus longtemps possible. Que ses collaborateurs si dévoués, ses fidèles abonnés, que tous ses lecteurs aiment agréer, avec nos vœux de bonne année, l'expression de notre reconnaissance pour l'appui qu'ils nous accordent dans notre œuvre de conservation de la tradition vaudoise.

Cette sympathie, ils nous l'ont manifestée d'une façon touchante dans le deuil qui nous a frappés. Et elle n'a pas été éphémère : de semaine en semaine, des abonnés et des collaborateurs nouveaux nous sont venus.

Fort de ces encouragements, le *Conteur* s'efforcera de remplir de mieux en mieux son rôle d'*organe de l'esprit vaudois*. Il espère être en mesure d'en noter toutes les nuances, de façon à intéresser les lecteurs de chaque coin du canton, les Vaudois à l'étranger et tous les amateurs de littérature nationale.

Cet « esprit vaudois » auquel, tous, nous tenons beaucoup plus que nous ne le voulons laisser voir, est-il menacé, comme tant d'autres particularités locales, de succomber un jour sous les coups de plus en plus violents du cosmopolitisme ? Peut-être bien. Nous n'en sommes point encore là cependant et, quoi qu'il advienne, l'esprit vaudois trouvera jusqu'au dernier moment dans le *Conteur*, un refuge sûr et de fidèles amis. Petite est la maison et simple l'hospitalité, mais, à défaut de grandeur et de luxe, un cordial accueil attend sous notre toit toutes les personnes qui prennent encore quelque intérêt à nos vieilles traditions, à nos vieilles coutumes, à notre bonhomie, point du tout réfractaires au vrai pogrès, quoi qu'on en dise.

On a pu voir que le *Conteur* s'est mis à publier des vieux airs de chez nous avec la musique, qu'il a commencé aussi à illustrer d'un dessin tel de ses récits. Il songe à entreprendre en outre diverses publications nouvelles.... Mais ne parlons pas trop vite promettons pas plus de beurre que de pain.

Au reste, ce que nous voulons en cet instant, c'est uniquement vous la souhaiter bonne et heureuse, à vous tous, Vaudois de notre cœur. Puissiez-vous, comme nous, vous estimer toujours fortunés d'être des enfants de ce bon et beau pays qu'encadrent les Alpes et le Jura et que baignent nos lacs bleus ! Pourquoi environs-nous le sort des autres nations ? N'avons-

nous pas le salé de Payerne, les veveys courts, les grands-sous légers ou forts, les vacherins des Charbonnières, les petits pains de Rolle, les pains d'anis de Grandson, les zizelles de Morges, les truites de l'Orbe, le raisiné du Jorat, le kirch de Chevilly ou de Frenières, les foires de Cossonay, nos inimitables bracelets et surtout nos crus, Yverne, Villeneuve, Lavaux, Mont, Salvagnin, Orbe, Bonvillars et tant d'autres, qui sont l'esprit de la terre vaudoise ?

Vivent les bonnes gens et les bonnes choses de chez nous !

LA RÉDACTION.

Une fille à marier.

Ce titre est celui de l'amusante comédie que notre collaborateur, Pierre d'Antan, a fait représenter, samedi dernier, à la soirée de la Société des Jeunes commerçants. Cette comédie, dont l'auteur lui-même remplissait l'un des rôles principaux, a eu grand succès et tous nos journaux en ont parlé en termes très élogieux. Nous avons le plaisir de pouvoir en donner, aujourd'hui, à nos lecteurs, la première scène.

La scène se passe chez Sophie. Au lever du rideau, Sophie, Rosine, sa fille, et Jeannette, une voisine, sont assises autour de la table et prennent le café.

SOPHIE. — Allons, voyons, Jeannette ! Enco une goutte de café ! Vous faites des compliments ! Rien qu'une goutte !

JEANNETTE. — Grand merci bien, ma Sophie ! Il est terriblement bon, votre café, il ferait revenir un mort, mais, vous savez, quand l'est pas, l'est prau... Enfin, puisque vous le voulez absolument !... mais rien qu'une larme.

SOPHIE. — Là ! voilà !... Et puis, prenez-voir encore une de ces torchettes, ou bien un briquet !!!

JEANNETTE. — Vous êtes pourtant terrible ! Avec vous, on a beau se gendarmer... y a pas moyen.

SOPHIE. — Mon té ti possible, ma pauvre Jeannette, qu'est-ce qu'on deviendrait pourtant dans ce monde, nous autres femmes, si on n'avait pas, de temps en temps, une tasse de café pour se repaître un tant soit peu. Vous me direz ce que vous voudrez, la vie serait rudement triste !

JEANNETTE. — Pour quant à ça, vous avez bien raison, au moins. Pendant que nos bouriâ d'hommes s'en vont fregâter par les pinètes, ou se banbaner par les chemins pour leur poison de politique, on peut bien se cordre une tasse de café entre voisines.

SOPHIE. — Dis-voi, Rosine, va-t-en-voir faire une goutte de café pour ton frère quand il reviendra,

JEANNETTE. — Vous êtes encore bien à la bonne, vous, de refaire du café pour vos hommes. Moi, je fais pas tant d'histoires. Je rafonce la cafetièrre avec une bonne pochonné d'eau chaude, et puis c'est bon. Ça leur vaut rien le café trop fort ; ça les agite. Mon mar-

fait rien que de piatt^or très toute la nuit. Faudrait voir ce fredon.

(*Rosine sort emportant la cafetièrre.*)

SOPHIE. — A présent, Jeannette, racontez-moi un peu les nouveaux du village.

JEANNETTE. — Eh ! mon Dieu, ma pauvre Sophie, les nouveaux, c'est pas à moi qu'il faut les demander ! Je suis pas une femme à cancans ! Je sors tant peu, je vais chez personne. L'empartie du temps, je vous assure, si je n'allais pas à l'église, je ne saurais ni qui vit, ni qui meurt.

SOPHIE. — Oui c'est sûr. C'est comme moi ! On n'est pas de ces tabousses qui sont tout le temps à batoiller chez les voisines. Y a des fois, quand je vois de ces galavardes, il me semble tout de même qu'elles feraient mieux d'aller taconner les chausses à leurs hommes ou moucher leur marmaille.

JEANNETTE. — A propos, avez-vous entendu dire quelque chose de la femme au marguillier.

SOPHIE. — On m'a rien dit, mais ça ne m'étonnerait pas. Je la regardais aller l'autre jour, elle avait l'air toute capote.

JEANNETTE. — Vous me direz pourtant si c'est pas une vergogne. Des gens qui n'ont rien au monde. Enfin, c'est leurs affaires... Et le vieux Jules de la pinte, vous savez les histoires ?

SOPHIE. — Non, et quoi ?

JEANNETTE. — Il se remarie, ce vieux fou ! Avec sa servante, vous devez croire... Oh ! pour celle-là, je m'en suis toujours méfiée, avec ses airs de niquedouille. Pour quant à ça, elle a bien su faire, elle se met à la chotte pour le restant de ses jours.

SOPHIE. — Trouvez-vous pas qu'au jour d'aujourd'hui on en voit rudement de ces jeunesse qui marient des vieux rien que pour leurs écus. Non pardine si on voyait ça les autres fois.

JEANNETTE. — Que voulez-vous, c'est le train du monde. Il y en a d'un et d'autre sur cette terre... Si je vous disais ce que je sais, vous seriez bien étonnée... Il y en a un, par ici, qui fait aussi joliment la cour à des écus.

SOPHIE. — Qui ça ?

JEANNETTE. — Mais, écoutez-voi, Sophie, vous ne le redirez pas au moins ; j'ai juré mes grands dieux que j'en piperais pas le mot. Eh ! mon père, ça ferait des beaux cancans. Si on savait que ça sort de moi... C'est le Charles de la Ferme d'Enhaut (*Rosine vient de rentrer et a entendu...*)... Pensez-voi qu'il court jusqu'à Villars, pour en trouver une assez riche. Faut-il pas avoir les ennemis !

SOPHIE. — Taisez-vous, pas possible !

JEANNETTE. — Oui, ma fois, que je vous le jure ! Et pi que je le sais de sûr ! Ma cousine, vous savez, celle qui a marié le gros David, eh bien, elle s'est trouvée au marché l'autre jour avec une femme du Chalet-à-Gobet qui a des cousins remués à Villars. Elles ont causé un puissant moment. Y paraît que c'est la fille au syndic, une grosse courtine, puissamment riche, vous devez croire, mais on peut dire qu'elle niaque, pas tout à fait toqué non mais

je l'voi !

comme ça un peu à la bonne, et pi avec ça tant pouette, y paraît, les cheveux rouges, la figure toute piolée. Y faut avoir du goût, quand même. Enfin, que voulez-vous, quand on cherche de l'argent, on n'est pas tant difficile.

SOPHIE. — Ora, qui l'aurait cru de ce Charles qui a tant bonne façon.

ROSINE (*à part*). — Charles, me tromper ainsi, après tout ce qu'il m'a promis !!

JEANNETTE. — Taisez-vous, je vous dis que ce n'est rien qu'un engueuseur de fille. Mais c'est que le plus joli : je sais quelqu'un à qui il a dû dire qu'il était pas entrepris, que si celle de Villars lui manquait, il en avait une autre par ici, et qu'il aurait toujours un poire pour la soif.

ROSINE (*à part*). — Oh ! un poire pour la soif, moi !!

JEANNETTE. — C'est moi qui le lui cordrais, si il finissait par se trouver entre deux chaises !... Eh mon té, moi qui suis là à nioutzer, mon fils ne va pas savoir par où j'ai passé... Je me sauve.

PIERRE D'ANTAN.

Cllia dão papagai.

Se totès lè bitès ne sàvont pas dévezà coumeint no z'autro, y'ein a tot parai min à cllião papagai po dessuyi lè dzeins ; lè z'ons sàvont subliâ : « Roulez tambours », dái z'autro : « Marie trempe ton pain » et bin d'autro z'affrèrs que fâ pardi galé lè z'ourè ; mât, l'est lo diablio, clliãoz osessontotcoumeintlèbouébo qu'ont bin rimâ n'aleçon, ne sublioni et ne dévezont que cein qu'on lão z'a signoulâ et que l'ont apprai, kâ, po portâ on toste à on n'abbay, salut, bernique ! faut onco no z'autro !

Ora, vo sédès que cllião vilho monsus et cllião vilhès damuzallès que ne sè sont jamé mariâ ont la nortse dè sè teni totès sortès dè bitès pè lâo païlo, l'ont dái tsins, dái matous, dái tsattès, dái verdzassès et bin soveint po fini la ménadzéri, l'ont dái sindzo et dái papagai. L'est veré que, quand on est tot solet pè l'hotô, on ne pâo pas djuî ni ai carlès, ni à merolet, ni à pigeon vole, et cllião bitès vo tignont compagni et dinse lo temps modè pe rudo.

On vilho monsu que dévorâvè amont per Bor sè tegnai ion dè cllião perroquets et cé z'inquié étai on tot galé qu'avâi dái ballès pilionmès verdès, dzauno et rodzo ; et avoué cein, on tot malin : subliâvètotès sortès dè ringues ; savâi mimameint tsantâ on verset dào chaumo-treintè-quattro ; bréfe, c'était on papagai d'attaque et lo monsu que vo dio l'âi tegnai tant que l'ârâi amâ bin mè quâ sa fenna, se l'ein avâi zu iena.

Lo tsautain, quand lo sélao baillivè fermo, saillessâi la dzéba, la crotsivè à l'eingon de la fenêtra et lè bouébo ein sein revêgneint de l'écola s'arrêtavent adé po ourè dévezâ noutron Jaco et l'âi criâvont ou moué dè guieu-séri que l'ozè sùt astout rederer.

On dzo que cé monsu n'avâi pas bin recliou la portetta dè la dzéba, vouauique lo Jaco, que ne demandâvè pas mi dè férâ na boun'escametta, que fot lo camp po allâ roudâ tantquie pè lè Terreaux et que va sè pertsi à n'on quatrième su la fenêtra d'on pourro ovräi. Stuce que ne sè tsaillessai pas dè gardâ cé osé lo fè mettrè su lè papai et lo leindeman, lo monsu s'aminè ào grandécime galo po vouaiti se l'étai per hazâ lo sin.

L'accrotse lo perroquiet, sè met à lo grattâ su la tête avoué lo bet dão dái et l'osé sè lais-sivè férâ.

— Est-te bin lo voutro ? l'âi demande adon l'ovrai.

Et lo papagai, que lo vilho tegnai adé sè met à boalâ pè trai iadzo :

— Imbécile ! imbécile ! imbécile !

— Vo vâidès, dese adon lo vilho se n'm'a pas bin recognu !

Le pensionnaire des Blesson.

I

Madeleine, donnez-moi mon ombrelle et mes gants, je dois sortir.

— Madame emmène-t-elle les enfants ?

— Non, ils m'embarrasseraient... Mais faites-moi le plaisir, maintenant que nous avons un pensionnaire appartenant à la noblesse, de dire désormais en parlant de ma fille et de mon fils : *Mademoiselle et Monsieur Paul*. A leur âge d'ailleurs — dix ans et douze ans — ils ne doivent plus être traités en bébés.

— Monsieur et Mademoiselle ! jamais je ne pourrai. Comment voulez-vous que je les appelle ainsi, ces chers petits que j'ai vu naître, que j'ai allaités et dorlotés ? Ils m'aiment comme si j'étais leur mère. Et je devrais leur dire en les bordant dans leur lit : « Monsieur et mademoiselle veulent-il un gros bocet de leur vieille Madelon ? »

— Vous ne les embrasserez plus, Madeleine ; ces familiarités-là, c'est bon chez les gens qui n'ont pas de naissance.

— Alors, j'aime autant m'en aller.

— Vous ne ferez pas cela, Madeleine : je vous dois une année de vos gages ; si vous nous quittez, on croira que je vous ai chassée pour ne pas vous payer.

— Hé ! je ne sais que trop que je ne pourrai me résoudre à me séparer d'eux. Que deviendraient-ils sans moi, les pauvretés, et qui prendrait soin des oiseaux de M. Blesson ?

— Vous oubliez, Madeleine, que vous parlez à Mme Blesson d'Avenaire... Passez-moi mon chapeau, je suis pressée. Et maintenant allez dire à monsieur que je conduis notre pensionnaire au cirque de la place du Marché et que je le prie de promener monsieur Paul et mademoiselle.

— C'est bien, j'y vas. Mais si j'ai un conseil à donner à madame, c'est de prendre garde à M. le pensionnaire ; il a une frimousse de Bohémien qui ne me revient guère, et...

— Décidément, Madeleine, vous avez juré de me mettre hors de moi, aujourd'hui. Sachez que M. le comte d'Aprica est un jeune homme d'une des familles les plus illustres de Naples. Il est l'amie personnel du roi Victor-Emmanuel. Dernièrement, il a reçu des mains de Sa Majesté elle-même la rosette de commandeur de la couronne d'Italie. Venu dans le canton de Vaud pour en étudier l'histoire et les patois, il nous a fait l'honneur de choisir notre maison pour y séjourner, et je ne souffrirai pas que vous vous avisiez de lui manquer de respect. Vous êtes une bonne fille, Madeleine, mais, comme on dit, vous n'avez pas inventé le fil à couper le beurre, et vous ne distinguerez jamais un homme d'un autre... Mais j'entends M. le comte... Le voici.

— Belle madame, ze vous saloue. Sommes-nous prête ? L'heure de la représentation s'avance.

— Mille pardons, monsieur le comte, de vous faire attendre. Je suis à vous maintenant.

— Oune petite question indiscreté, belle madame : vous n'oubliez pas de prendre votre portemonnaie, n'est-ce pas ? Mon banquier de Naples ne m'a pas encore envoyé les mille lire que z'attendais pour la fin d'ois mois passé et ze seraïs ainsi privé du plaisir de vous offrir oune fauteuil au cirque. Mon banquier est oune canaille.

— Votre banquier, monsieur le comte, a fort bien fait : vous ne sauriez que faire de tant d'argent dans notre modeste cité.

— Eh bien, bellissime madame, daignez accepter mon bras, et partons.

Tandis qu'ils s'éloignent, M. Blesson, en robe de chambre, nourrit ses canaris et ses chardonnerets. Avec son violon et ses livres, ses oiseaux sont sa grande passion et absorbent toute son existence.

M. Blesson était fait pour vivre en ermite. Il n'a jamais pu comprendre le monde. Ses enfants lui paraissent aimables, mais leur babil le lasse au bout de cinq minutes. Quant à sa femme, il la subit avec une résignation chrétienne. Malgré treize ans de vie commune, elle et lui ne se connaissent pour

ainsi dire pas. C'est Mme d'Avenaire qui les maria, s'emparant du pauvre homme dans un véritable guet-apens, une scène de séduction machinée par elle, la fille se précipitant au cou de M. Blesson, qui ne s'y attendait guère, et la mère, tragique, bondissant avec des gestes de théâtre : « Vous avez ravi l'honneur de mon enfant, vous le lui rendrez, Monsieur ; sinon je vous poursuivrai devant les tribunaux, et toute la ville saura votre abominable conduite ! »

M. Blesson ne put pas même répondre qu'il n'avait rien ravi du tout. La menace d'un procès l'avait atterrâ. Il courba la tête, se laissa conduire par les deux femmes chez l'officier de l'état-civil et épousa. Sa belle-mère ne jouit pas longtemps de la joie d'avoir forgé cette union : elle mourut d'une indigestion gagnée le jour de la noce.

Dans la petite ville, ce mariage fut un événement qui défraya les conversations pendant longtemps. Les uns plaignaient la belle et jeune Mme Blesson d'être condamnée à vivre avec un ours ; les autres prenaient le parti du mari et déclaraient qu'un homme de son savoir et de son mérite devait souffrir le martyre aux côtés d'une petite personne vaniteuse et sans cœur, qui n'en avait voulu qu'aux écus de M. Blesson.

Ces écus, hélas ! il y avait belle lurette qu'ils étaient entrés dans la poche des fournisseurs. Pour subvenir aux besoins du ménage, M. Blesson se résigna à courir le cachet. Il donnait des leçons de français et de violon. Cela rapportait tout juste de quoi ne pas crever de faim, et grâce encore au dévouement de Madeleine, qui faisait des miracles d'économie et qui ne demandait presque jamais un sou de ses gages. Pour aider à faire bouillir la marmitte, comme elle disait, elle avait conseillé à sa maîtresse de prendre des pensionnaires, ce qui est la principale industrie de l'endroit.

Mme Blesson trouva l'idée excellente, et, sans consulter son mari, elle fit savoir qu'elle recevrait un ou deux jeunes gens de distinction, désireux d'apprendre le français. »

Sans le vouloir, la bonne Madeleine contribua par là à rendre ses maîtres toujours plus étrangers l'un à l'autre et à priver leurs rejetons des douceurs de la vie de famille. Aussitôt que des pensionnaires furent admis à son foyer, Mme Blesson n'eut de pensée que pour eux. Son mari ne comptait plus. Quant à Paul et à sa sœur, ils s'élevaient comme ils pouvaient. Madeleine, heureusement, veillait sur eux comme s'ils eussent été ses enfants. Quand leur mère les chassait de la salle à manger ou du salon, sous le prétexte qu'ils importunaient les pensionnaires, c'est auprès d'elle, dans sa cuisine, qu'ils se réfugiaient.

Après avoir eu en pension un Bulgare, puis un Anglais, auquel avaient succédé deux officiers allemands aussi fat et impertinent que l'autre, mais payant largement, Mme Blesson se trouvait gratifiée du signor Francesco, comte d'Aprica. Comme on vient de le voir, ce noble personnage n'en imposait pas le moins du monde à Madeleine. Les enfants le fuyaient et M. Blesson feignait de l'ignorer complètement. Seule, la maîtresse de maison était toute aux petits soins pour lui. Son titre, ses belles manières, sa façade l'émerveillaient. « Ne vous offusquez pas de l'insociabilité et du mutisme de mon mari, lui disait-elle ; il souffre d'hypochondrie. » Elle était fière de présenter son semillant pensionnaire à ses connaissances et avait accepté avec empressement de l'accompagner au cirque forain qui venait de planter sa tente sur la place du Marché.

Madeleine à son maître : « Monsieur veut-il prendre à la promenade les enf..., je veux dire : Mademoiselle Sophie et monsieur ... Non, monsieur et madame. Enfin, le fils et la fille de monsieur ? »

M. Blesson donna un dernier morceau de sucre à ses oiseaux, prit son chapeau et, sans ouvrir la bouche, attendit que Madeleine lui eut amené les enfants. Tous trois sortirent, lui marchant le dernier, machinalement.

Une heure et demie plus tard, comme ils rentraient, ils rejoignirent devant leur demeure Mme Blesson et M. d'Aprica. Elle et le comte causaient avec animation.

— Ma cère madame Blesson, disait le pensionnaire, ze retourne au cirque demain, et après-demain et tous les zours. Cette équouière hongroise est oune grande artiste ; elle mérite que ze l'encourage de mes applaudissements.